



**4. L'ARCHER MONTÉ SCYTHE** du fronton du temple de la déesse Aphaïa, sur l'île d'Égine, a manifestement porté des habits extrêmement colorés et ornés de motifs compliqués (*à gauche*). Les cavaliers scythes de l'armée perse qui envahit la Grèce servirent de modèle à l'artiste. En effet, des échantillons de tissus scythes réalisés exactement dans

le même style ont été retrouvés dans des tombes gelées, dans l'Altai sibérien (*en bas à droite*). Comme le montre aussi le cas de l'archer scythe de l'Acropole d'Athènes, le style des habits avait marqué les artistes grecs, qui les prirent pour modèle dans leurs représentations de la guerre de Troie.

tes. Pour renforcer l'effet, l'artiste a par exemple utilisé un ocre mêlé de pigment jaune (un minéral à base d'arsenic et de soufre) ou un ocre rouge d'une très intense garance. Et même le cheval était en couleurs : la crinière en rouge et vert, la queue en vert et la robe en jaune clair. Pour le cheval, les peintres grecs se sont toutefois contentés de couleurs plus pâles que celles utilisées pour les habits.

## L'âge classique fut-il multicolore ?

Dans l'Antiquité grecque, les Perses (ou les Troyens) n'étaient pas les seuls à avoir des habits colorés. Le sous-vêtement coloré (chitoniskos) que portaient les guerriers grecs sous l'armure était souvent décoré de motifs. Le torse d'un homme en armure

retrouvé sur l'Acropole révèle par exemple en lumière oblique les paires de feuilles employées pour orner l'habit sur les épaules et les hanches. Comme, d'après les modèles décorant les vases attiques, son équipement est par ailleurs parfaitement grec, nous estimons que l'ornementation de son chitoniskos correspondait aux pièces produites dans les ateliers textiles grecs.

Que conclure de tout cela ? Après plus de 30 ans de recherche sur la polychromie des statues antiques, nous avons pu tirer quelques conclusions récurrentes : chaque nouvelle étude apporte des résultats qui complètent les résultats déjà acquis ; les méthodes perfectionnées qui nous permettent aujourd'hui de révéler des couleurs bouleversent parfois notre compréhension des œuvres, même de celles qui semblaient « évidentes » ; enfin, il

est périlleux de tirer des règles générales des œuvres analysées, à moins de le faire avec la plus extrême prudence.

Pour autant, si nos résultats ont mis en évidence une riche polychromie dans la Grèce antique, il ne faut pas non plus passer d'un extrême à l'autre. N'oublions pas que des habits simples et (plus ou moins) blancs existaient aussi. Ainsi, on lit dans certains textes du sanctuaire d'Artémis sur l'Acropole que l'on consacrait à la déesse des habits colorés, mais aussi des habits blancs. En 2010, nous l'avons confirmé : sur le fronton Ouest du Parthénon (aujourd'hui au musée de l'Acropole), le chiton de Pandrose, l'une des trois filles de Cécrops, roi d'Athènes, avait été peint avec du kaolin (un calcaire fin et très blanc). Toutefois, l'un des peintres souligna les bords de plis avec des traits de couleur noire...

# Les dieux rouges de Mésopotamie

En Mésopotamie, les statues votives en terre cuite et en pierre étaient, semble-t-il, peintes au moment de leur réalisation. Le rouge, le noir et le blanc auraient dominé.

Astrid Nunn et Rupert Gebhard

**E**x Oriente lux ! La lumière vient d'Orient. Bien avant que les princes mycéniens ne descendent de leurs forteresses pour conquérir la Grèce, l'art et la ville se développaient déjà le long du Nil, de l'Euphrate et du Tigre. Les marchands et les diplomates firent connaître ces avancées dans tout l'Orient méditerranéen, et le monde grec en fut influencé jusqu'à l'époque classique. S'il est aujourd'hui indiscutable que les Grecs anciens peignaient leurs statues de couleurs vives, eurent-ils des précurseurs, voire des modèles orientaux ? C'est précisément cette question que nous aborderons ici.

Aucun spécialiste de l'Orient ancien ne doute que les Sumériens, les Babyloniens et les Assyriens enrichissaient de couleurs leurs représentations des dieux. Du reste, même un examen superficiel suffit à révéler des traces de couleurs sur de nombreuses œuvres. Le rouge et le noir, en particulier, sont très fréquents. Déjà au VII<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, des lignes dans ces couleurs étaient tracées pour sou-

ligner les traits du visage, seins, vulve, bijoux, jambes sur des figurines, féminines dans la plupart des cas. Et au plus tard à partir du VI<sup>e</sup> millénaire, les représentations de femmes (le plus souvent) sont dotées d'yeux réalisés à partir de pierres noires ou de coquillages blancs.

À l'avènement des premiers rois, vers 2800 avant notre ère, les raisons de réaliser des statues se multiplient. Les hommes et les femmes de l'élite entourant le roi ont désormais le droit de donner en offrande à la divinité une statue d'eux-mêmes. C'est pourquoi la période des dynasties archaïques – soit plus de

**1. CETTE STATUE D'UN DIEU BABYLONIEN** en argile crue fut probablement une offrande votive réalisée et peinte de la façon la plus réaliste possible, afin de favoriser les bienfaits de la divinité représentée.





500 ans – nous a laissé plus de 600 de ces statues votives, qui, presque toutes, sont en pierre. S’y ajoutent de nombreuses terres cuites issues du domaine privé. Aux époques suivantes, les princes reprirent à leur noblesse le privilège d’offrir des statues votives pour se le réserver, de sorte qu’à partir de 2100 avant notre ère, il n’y a plus guère de statuettes de personnes.

Dans le Sud de la Mésopotamie, la pierre était plus rare que la glaise et plus coûteuse. C’est là une circonstance avantageuse pour la recherche sur la polychromie mésopotamienne, car la couleur subsiste très mal sur la pierre, mais plutôt bien sur la terre cuite. Les raisons à cela sont diverses : les couleurs adhèrent bien sur la surface poreuse de l’argile cuite, et les statues en terre cuite étaient utilisées moins longtemps, et donc plus vite enterrées à l’abri de l’humidité et de ce qui pouvait les endommager.

## Plus de couleurs, plus de valeur

Un remarquable exemple de bonne conservation de la couleur sur terre cuite se trouve aujourd’hui au *British Museum* de Londres : *Le Dieu d’Our* (voir la figure 1). Cette statue en terre cuite date d’environ 1800 avant notre ère. Apparue dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, la ville d’Our appartenait au royaume constitué par la première dynastie de Babylone. La statue, qui représente un dieu non identifié du panthéon akkadien, fut réalisée de la façon la plus réaliste possible : tandis que la peau et les lèvres furent peintes en rouge, les cheveux, la barbe et les yeux étaient noirs, ainsi que le dossier de la chaise. Le personnage représenté portait en outre une couronne en cornes de bœufs peintes en jaune et un collier de perles jaunes et rouges.

Il existe peu d’œuvres aussi bien conservées, mais pour les spécialistes du Proche-Orient ancien, *Le Dieu d’Our* est représentatif de la façon dont on peignait les statuettes votives. En effet, le surcoût et les efforts réalisés pour peindre une figurine votive augmentaient sa valeur, et par là les bonnes dispositions de la divinité représentée. L’enjeu était d’autant plus important s’il s’agissait d’une figurine représentant le roi.

Pour autant, comment s’y prenait-on avec les statues de pierre ? La roche a une beauté propre. Pourquoi, dès lors, la

peindre ? En Mésopotamie ancienne, la diorite et les gabbros, deux roches d’origine magmatique, jouaient le rôle du marbre chez les Grecs de l’âge classique. Les Mésopotamiens les désignaient sous le terme unique de « pierre noire ». Il semble que vers 2350 avant notre ère, le roi de Lagash en Mésopotamie du Sud fut le premier à l’employer. Il fondait ainsi une tradition, qui dura jusque vers 1400 avant notre ère. La pierre noire n’existant pas dans le pays de Sumer, il fallait l’importer. C’est ainsi que vers 2050, le roi Gudea de Lagash mentionne non sans fierté en importer de Magan, l’île actuelle d’Oman. Parce qu’elle est extrêmement dure à travailler et à polir, la pierre noire exige des savoir-faire particuliers.

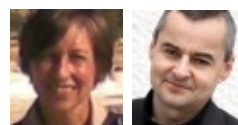
Notre équipe de l’Université de Würzburg et des Collections archéologiques de Munich vient de lancer l’étude des couleurs sur les statues du Proche-Orient ancien par les méthodes actuelles. L’idée de recouvrir de peinture une pierre merveilleusement polie paraît étrange, mais le travail de Ulrike et Vinzenz Brinkmann (voir page 22) montre, dans le cas des Grecs, que l’esthétique des Anciens était différente de la nôtre. Ainsi, s’ils appréciaient le marbre, peut-être était-ce parce qu’ils pouvaient le peindre sans préparation particulière. Le calcaire ordinaire est plus rugueux que le marbre poli, de sorte que pour le peindre, il faut l’apprêter en y déposant une couche lisse à base de chaux ou de poudre de marbre. Un tel revêtement aussi bien que le polissage rendaient la peinture brillante.

## Des statues trop bien nettoyées

Dès lors, peut-on savoir si les statues de Gudea étaient peintes ? À l’œil nu, aucun reste de peinture n’y est visible, mais cela résulte peut-être de la façon dont on a traité les statues après leur découverte. Quand, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ces objets furent mis au jour, on appréciait la pierre nue. On ne peut donc exclure que certaines pièces aient été « nettoyées » avant leur transport vers l’Europe. Si tel est le cas, les traces de couleur ont disparu.

Toutefois, l’examen des statues à la loupe binoculaire en lumière directe ou ultraviolette livre des indices sur l’éventuelle utilisation de peintures et sur la préparation de la surface. Il apparaît ainsi que, même quand les couches de couleurs ont

## LES AUTEURS



Astrid NUNN, archéologue, est professeur d’archéologie du Proche-Orient ancien à l’Université de Würzburg, en Allemagne.  
Rupert GEBHARD dirige les Collections archéologiques de l’État de Bavière.

## L’ESSENTIEL

✓ Des restes de couleurs se sont très bien conservés sur les statues votives en terre cuite du Proche-Orient ancien.

✓ Il semble que la « pierre noire » que l’on importait en Mésopotamie pour réaliser des statues était peinte aussi.

✓ Les couleurs découvertes sur les statues sont difficiles à relier aux termes qui désignent les couleurs dans les textes, ce qui suggère que les Anciens avaient une perception des couleurs différente de la nôtre.